

Les livrets d'opéra diffusent de nouvelles locutions : « *una furtiva lacrima* » (Donizetti, *Elisir d'amore*), « *disperato è l'amor mio* » (Pellico, *Francesca da Rimini*), « *di quella pira l'orrendo fuoco* » (Verdi, *Trovatore*), etc., et le mélodrame imprime de nouveaux mots : « *palpito* », « *traviata* », « *figaro* »... La mode crée « *pantaloni* » (le mot vient du masque vénitien Pantalone, passe en français et revient en italien comme terme d'habillement), la « *cravatta* », « *il paltò* », « *il (cappello a cilindro)* », la « *crinolina* ». La technique impose « *locomotiva* », « *vagone* », « *viadotto* »... et « *ambulanza* » après les guerres napoléoniennes ! Les progrès de la chimie amènent « *boro* », « *cloro* », « *alluminio* », « *iodio* », « *sodio* », « *glicerina* », « *parafina* », « *cloroformio* »... Les médecins identifient « *difterite* », « *encefalite* », « *tifo* », « *cirrosi* », « *batteri* », « *igiene* », « *omeopatia* »... ; les zoologues introduisent la « *libellula* », la « *medusa* »...

On n'en finirait pas d'énumérer les inventions linguistiques nouvelles : c'est le développement de la réalité matérielle, scientifique, qui impose l'invention de mots nouveaux qui les expriment. Nous connaissons aujourd'hui le même phénomène avec l'introduction de l'informatique, d'une nouvelle économie, de nouvelles modes politiques, etc. (Voir Migliorini, op. cit. pp. 635-667). Et pendant longtemps, il y a de nombreuses incertitudes sur la forme et le genre des mots : en 1927, le *Dizionario moderno* d'Alfredo Panzini (Hoepler) donne encore le substantif « *automobile* » comme de genre masculin. On aura toujours intérêt et grand plaisir à consulter un dictionnaire étymologique, par exemple en italien le *Dizionario etimologico della lingua italiana* de Manlio Cortelazzo et Paolo Zolli (Zanichelli, 1979, 5 volumes), et en français Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française* (Le Robert, Nouvelle édition, 2010) et son livre récent, *200 drôles d'expressions que l'on utilise tous les jours sans vraiment les connaître, racontées ar Alain Rey*, avec la participation de Stéphane De Groodt, Le Robert, 2015, 416 pages, très sérieux et très amusant.

VII.- Les incertitudes de la langue après l'Unité

Une fois l'unité accomplie en 1870, et Rome devenue capitale, l'Italie entre dans une ère nouvelle dans beaucoup de domaines, sociaux, politiques, techniques, littéraires, mais la langue évolue beaucoup plus lentement : les différences entre les classes sociales restent très fortes, le peuple continue à parler en dialecte ; l'évolution de l'école, l'urbanisation, le service militaire et les guerres, le développement de la presse quotidienne, du théâtre, de l'opéra, du sport (vélo et « *calcio* »), étendent cependant les contacts entre les régions d'Italie et la connaissance de l'italien ; l'analphabétisme régresse de 78% en 1861 à moins de 50% en 1911. Matilde Serao définissait bien la situation linguistique quand elle écrivait à propos de Naples : « *Nous avons trois langues ; l'une, littéraire, de cour, rêvée, irréaliste ; l'une dialectale, vive, claire, picturale, sans grammaire ni syntaxe ; l'une moyenne que je dirai bourgeoise, qui est écrite par les journaux, qui nettoie le dialecte en en perdant la vivacité, et qui tente d'imiter la langue de cour sans obtenir sa limpidité* » (59). La langue, aussi, est en ébullition, tiraillée entre des tendances différentes, des puristes aux révolutionnaires (les véristes, disciples de **Giovanni Verga**, comme les futuristes du groupe de **Filippo Tommaso Marinetti** qui eurent peu d'influence sur la langue moyenne), du classicisme de **Giosuè Carducci** à la luxuriance sensuelle de **Gabriele D'Annunzio** dont l'influence fut forte sur le langage moyen, du langage administratif toujours plus influent à mesure que l'administration romaine se met en place. Deux livres contribueront beaucoup à fixer la langue, *Pinocchio* de **Collodi** (1881), avec sa pureté toscane, et *Cuore* de **Edmondo De Amicis** (1886), qui atteindra le million d'exemplaires en plus de 40 éditions, en 1923. Migliorini conclut à juste titre : « *Il faut (hélas) reconnaître que sur la prose écrite quotidienne (mettons, dans les lettres d'une personne quelconque), l'action exercée par le langage bureaucratique et par le langage journalistique est plus forte que celui d'un Carducci, d'un D'Annunzio, d'un Croce* » (op. cit. p. 681).

Quant au langage de la poésie, il reste le plus souvent proche du langage de cour, précieux, rhétorique ; même les livrets d'opéra sont écrits sur le même modèle, il suffit de lire n'importe quel livret d'un opéra de Verdi.

Les débats sont nombreux pour décider de la forme idéale de cette langue « nationale » que tous désirent voir accompagner la réalisation de l'unité politique et de l'indépendance nationale. On a parlé de la commission mise en place en 1868 par le milanais, ministre de l'Instruction publique, Emilio Broglio, et présidée par Manzoni, qui y défend donc l'adoption du florentin parlé comme base de la langue

commune ; il aura quelques légers doutes lorsque la capitale passera de Florence à Rome en 1870. Son texte *Dell'unità della lingua e dei mezzi di diffonderla* fut abondamment commenté, applaudi et critiqué, et Manzoni répondit aux critiques jusqu'à sa mort. Broglio fait également publier un *Dizionario della lingua di uso fiorentino*, auquel répondra Ascoli dans son *Proemio* de 1872. Des dizaines d'auteurs interviendront par la suite. Mais tous, manzoniens, puristes ou antimanzoniens, se retrouvent d'accord pour déplorer la dégradation de la langue due aux nombreux emprunts anarchiques à la langue française et au poids de la langue bureaucratique. Niccolò Tommaseo écrit : « *Nous avons un jargon composé de mots et de manières exotiques, étrangement figurées, recherchées dans leur inélégance, risibles pour qui connaît leur origine et les déformations qu'elles subissent en passant chez nous ... Non seulement dans les offices publics et dans les écoles, dans les magasins et dans les usines, dans les journaux et dans les assemblées, la contagion de ce jargon se diffuse, mais il pénètre dans les écrits les plus soigneusement étudiés, dans l'espace de la vie domestique* » (60).

Les grammaires et les dictionnaires abondent, parmi lesquels la 5^{ème} édition du *Vocabolario degli Accademici della Crusca*, en 1863 ; d'autres éditions sortirent en 1910, jusqu'à la dernière en 1923. Signalons aussi les publications de Pietro Fanfani en 1865, de Giuseppe Rigutini en 1875, de Gian Battista Giorgini et Emilio Broglio de 1870 à 1897, de Polocarlo Petrocchi (1852-1902) de 1887 à 1891, sans oublier de nombreux vocabulaires techniques et scientifiques.

Le français est la langue étrangère dominante (« *menù* », « *glassare* », « *cocotte* », « *sciantosa* » = chanteuse à Naples, « *soubrette* », « *dettaglio* », « *tappa* »...), suivi de l'anglais (dans la marine et l'aristocratie. On dira le « *Touring Club Italiano* », « *film* », « *snob* »...) et de l'allemand (dans la philosophie, l'histoire, la médecine, les sciences). Le colonialisme (en Érythrée, Somalie, Libye) et l'émigration contribuent à l'évolution de la langue vers des mélanges d'américain ou d'arabe et d'italien, ou plutôt de dialecte, car les émigrés ne parlent en général que leur dialecte qui reste pour eux un signe d'identité culturelle : c'est souvent dans les communautés américaines que l'on trouve des chansons de l'époque, qui se sont figées et n'ont pas évolué comme les chansons dialectales du continent.

La langue du XIX^e siècle reste donc encore incertaine et oscillante entre des formes et des orthographe différentes non fixées. Les accents, les pluriels, les articles, les prépositions articulées, les pronoms, les formes verbales, les constructions syntaxiques sont encore variables. Le lexique s'enrichit à partir des sciences, de la politique (arrivent « *autoritario* », « *libertario* », « *intransigente* », « *triplicista* » (partisan de la Triple Alliance), « *irredentismo* », « *la questione meridionale* », « *sottosegretario* »), des luttes sociales (apparaissent « *Camera del lavoro* », « *lega operaia* », « *sciopero* », « *serrata* » (lock-out), « *sabotare* »). L'apparition des femmes dans la vie publique oblige à créer les terminaisons en *-essa* : « *avvocata* », « *professoressa* », « *studentessa* », « *dottoressa* », mais c'est discuté par beaucoup. Le développement des moyens de transport crée : « *tranvai* », « *automobile* », « *bicicletta* », « *aeroplano* » (le « *velivolo* » de D'Annunzio !). La mode (il « *pigiama* », il « *tailleur* »...), la vie administrative (il « *sindaco* » remplace le « *podestà* » qui reviendra sous le fascisme), l'art (« *impressionista* », « *divisionista* », les « *macchiaiuoli* »), le journalisme (« *l'intervista* », « *la terza pagina* » (la page 3 réservée aux questions culturelles), les sciences, le droit, sont à l'origine des mots nouveaux correspondants à leur évolution. Les suffixes en *-ista* et *-ismo* abondent. Beaucoup de mots sont pris dans les dialectes populaires. On pourrait multiplier les exemples (Voir Migliorini, op. cit. pp. 703-743).

La langue n'est pas qu'un phénomène littéraire, c'est un instrument social, et elle suit donc les fluctuations des conflits sociaux, des progrès scientifiques, des organisations administratives, etc. Les difficultés de la langue après l'Unité expriment la réalité de la société, divisée, pleine de contradictions ; la suite ne le contredira pas !

VIII.- La langue italienne de la fin de la première guerre mondiale à aujourd'hui

A. – La politique linguistique du fascisme

Le fascisme fut un régime nationaliste, et il pratiqua une forme de purisme qui était la meilleure expression de cette hostilité aux pénétrations étrangères. Le français avait pénétré profondément dans la langue italienne, du fait de l'histoire, des rapports avec la France pour la réalisation de l'Unité, de l'aura

de Paris sur toute la culture artistique, littéraire et scientifique de l'Europe, où apprendre le français était à la mode. C'est donc contre l'influence française que s'exerça d'abord la politique linguistique du fascisme. Un « Ordre à la presse » du 12 juillet 1940 décide : « Ignorer la France ; ne lui consacrer en aucun cas articles de troisième page ou correspondances. Limiter la rubrique au minimum indispensable à publier toujours sur une seule colonne, comme il convient à un État de second ordre (cette disposition a un caractère permanent) ». La loi du 23 décembre 1940, n° 2042 interdit les mots étrangers et crée une commission « pour l'italianité de la langue » qui devait établir une liste des mots étrangers devant être remplacés par des mots italiens ou acceptés dans la langue ; parmi les 15 membres il y a F.T. Marinetti. La société Dante Alighieri nomme aussi une commission d'épuration de la langue qui avait pour but de dire quels mots italiens employer à la place des mots étrangers, et au besoin chercher ces mots dans l'italien archaïque ou dans le latin (On crée par exemple « *addetto* » dans le sens d'adjoint à un bureau ou d'attaché militaire, naval, de presse, à partir du latin « *addictus* », de « *addicere* » = décerner, assigner (61)).

Le fascisme se donne peu à peu l'objectif de reconstituer l'empire romain (d'où la référence au latin) ; sur le plan géographique, il a quelque peine (l'Italie échoue en Albanie en 1939 et en Grèce en 1940). Sur les autres plans, il pratique l'**autarcie**, économique (on verra Mussolini participer aux moissons, pour répandre l'idée de l'indépendance de l'Italie dans la production de blé) et linguistique, dans des ordres à la presse s'inspirant de textes législatifs, dont D'Oria dit : « *L'impact de ces textes était réduit et ils étaient circonscrits à l'écrit et se basaient sur l'équivoque, très répandu à l'époque fasciste, de la prétendue unité linguistique de l'Italie* » (op. cit. p. 83), dans un pays où une majorité des citoyens parlent dialecte, mais où ils constituaient une grande opération de manipulation des masses par l'école et par les dictionnaires (le *Vocabolario della lingua italiana* inspiré par ces principes commence à paraître en 1941, le *Barbaro dominio* de Paolo Monelli paraît en 1933, le *Dizionario di esotismi* de A. Jacono en 1939, le *Come si dice in italiano ? Vocabolario autarchico* de F. Natali en 1940. Alfredo Panzini avait publié son *Dizionario Moderno* chez Hoepli en 1935, Fernando Palazzi son *Novissimo dizionario della lingua italiana* à Milan en 1939 et N Zingarelli la 6^e édition de son *Vocabolario della lingua italiana* en 1941). On appelait « *esotismo* » ou « *forestierismo* » un mot étranger. Les dictionnaires ne sont pas aussi innocents qu'ils le paraissent ! Les auteurs de dictionnaires ne sont pas toujours aussi indépendants qu'ils en ont l'air vis-à-vis du pouvoir politique.



Mussolini participant à la moisson pendant la « Bataille du blé »

Par exemple le mot « *biberon* », emprunté au français, sera condamné au profit de « *poppatoio* » (pour comparer, le *Dictionnaire français-italien et italien-français* de Robert et Signorelli, Paris et Milan, 1981, ne donne que « *poppatoio* », tandis que le *Nuovo Dizionario Enciclopedico* de Sansoni, Florence, 1987, donne « *biberon* » (que l'on emploie le plus souvent) et « *poppatoio* »). Monelli disait pour justifier son choix : « *Il est étrange que l'Italie où on sait encore faire des enfants, doive emprunter ces termes à la France, pays où on en fait moins depuis longtemps* ». Le fascisme voulut imposer l'italianisation de mots courants comme « *bar* » (qui aurait dû devenir « *barra* » ou « *bibitaro* »), « *dancing* » (qui est remplacé par « *danzatorio* »), « *jazz* » (qui devient « *gezzo* »), mais le jazz, dit Mussolini, est une « musique nègre » à éviter, moyennant quoi son fils Vittorio devint un grand musicien de jazz ! Par contre Migliorini propose « *autista* » et « *regista* » pour remplacer « *chauffeur* » et « *metteur en scène* », ils resteront dans la langue.

La langue est donc définie en fonction de la politique du pays, comme aujourd'hui on intègre beaucoup de mots anglais, dans une Italie qui dépend largement, sur le plan économique, des Etats-Unis ! Il serait intéressant d'étudier aujourd'hui chez nous la politique de la langue vis à vis des « *forestierismi* » du Haut Comité de la langue française, en liaison avec une politique « *d'identité nationale* ».

Sur un autre plan, le fascisme va entreprendre une entreprise absurde et significative, la suppression du « *Lei* », la troisième personne de politesse. On veut « forger un homme nouveau », transformer un peuple en modifiant sa langue, c'est le propre d'un régime totalitaire. Le « *Lei* » était devenu depuis le XVI^e siècle, une forme de courtoisie et de distance sociale. Les fascistes nationalistes voulurent renforcer les

liens nationaux, réaliser vraiment l'unité nationale, et, comme dit Dino Grandi, « *faire adhérer les masses à l'État national* ».

C'est dans cette perspective que Giovanni Gentile, ministre de l'Instruction publique voulut réformer l'enseignement dès 1923, pour combattre l'analphabétisme et répandre la langue unitaire, dans une perspective plutôt libérale. Mais le nationalisme linguistique s'imposa bientôt, et dès 1925, un décret interdit l'usage de langues étrangères dans les régions nouvellement occupées comme le Haut Adige, et on voulut italianiser le nom de toutes les communes italiennes en Vénétie Julienne et en Haut Adige. Et en 1932, la doctrine se durcit : c'est l'État, plus que la Nation, qui est mis en avant. La doctrine du fascisme, texte de Mussolini de 1932, déclare : « *Ce n'est pas la nation qui est à l'origine de l'État, comme le prétend la conception naturaliste du XIXe siècle qui présida à la formation des États nationaux. Au contraire, la nation est créée par l'État qui donne au peuple, conscient de son unité morale, une volonté et une existence effectives* ».

Les dialectes sont donc maintenant combattus et interdits, bannis de l'école en 1934, on interdit de donner des prénoms étrangers aux enfants. Quant au « *Lei* », c'est aussi une forme d'origine espagnole, étrangère donc condamnable. C'était depuis le XVIe siècle un débat acerbe entre les écrivains italiens. Le « *Lei* » est d'abord interdit aux Jeunesses fascistes en 1938, et le « *tu* » y devient obligatoire entre les jeunes tandis qu'ils doivent dire « *Voi* » à leurs supérieurs ; puis l'interdit s'étend à tous les membres du Parti Fasciste. Il ne s'agit donc pas de supprimer les hiérarchies, mais de marquer l'égalité des membres de la base et de restituer la structure verticale du pouvoir : les soldats diront « *tu* » aux autres soldats, et « *voi* » aux officiers, tandis que les officiers tutoieront les soldats et les gradés inférieurs. On tenta en vain par la circulaire du 22 février 1938 d'étendre la mesure à toute la fonction publique (20% de la population). Achille Starace tenta aussi en vain de contrôler la correspondance administrative. On oblige le magazine « *Lei* » (qui avait le sens de « *ella* », « *la donna* ») à changer de titre, il s'appellera désormais « *Annabella* ».

Les Italiens opposent à la mesure une plaisanterie : ils disent que *Galilei* doit désormais s'appeler *Galivoi* ! Mussolini est furieux et dit que cette plaisanterie est « *crétine* ». D'autres proposèrent de remplacer « *propilei* » (les propylées = portique à colonnes qui ouvrait l'entrée d'un sanctuaire) par « *propivoi* » ! La résistance populaire est passive, mais les débats sont très vifs parmi les intellectuels et à l'intérieur même du Parti Fasciste ; pour les fascistes purs et durs, la suppression du « *lei* » est un symbole fondamental du « *style* » du fascisme, qui doit exprimer la réalisation de l'homme nouveau par une discipline physique et morale. La poignée de mains est interdite au profit du salut romain, tous les gestes doivent être contrôlés ; la langue doit bien sûr être en harmonie avec cette nouvelle société ; l'un des arguments contre le « *lei* » est aussi que c'est un pronom féminin, et les fascistes n'accordent qu'une place inférieure à la femme, comme avant eux les futuristes ; Marinetti écrivait : « *De notre point de vue littéraire artistique futuriste, c'est-à-dire du point de vue de la synthèse de la rapidité foudroyante (« fulmineità ») et de la simultanéité, nous, aéro-poètes futuristes avons toujours préféré le « tu » et le « voi », car nous éprouvons une méfiance pour le « lei » qui évoque indécision féminine, analyses arabes, ralentissement et mascarade, action lâche indirecte. Le « tu » et le « voi » me font penser à des canons de mitrailleuses, le « lei » à un divan moelleux* » (62).

La discussion sur la suppression du « *lei* » fut donc importante, et eut ses répercussions après la chute du fascisme, de même que les autres mesures linguistiques, entre autres la lutte contre les dialectes et les langues locales, qui mobilisa contre le fascisme une région comme le Val d'Aoste, attaché à son bilinguisme et au franco-provençal (63).

Le site *Esprit valdôtain* (www.espritvaldotain.org) résume très bien ce que fut la politique fasciste dans cette région : « *Mais c'est avec le fascisme que la politique d'italianisation forcée de la Vallée d'Aoste bat son plein : en 1923 sont supprimées toutes les écoles de hameau, où l'enseignement était encore donné en français ; en 1924, le régime ordonne de supprimer toutes les enseignes en langue française ou même bilingues ; en 1925 on impose l'usage exclusif de l'italien dans les bureaux judiciaires et on supprime l'enseignement du français dans les écoles primaires ; en 1926 est créée la province d'Aoste, qui englobait les très peuplés Canavais et la ville d'Ivrée, rendant en fait les Valdôtains numériquement minoritaires chez eux. En 1932 l'évêque Francesco Imberti (dont la devise était : " italianizzare-*



fascistizzare ») est envoyé à Aoste: dans l'espace de trois ans il remplacera le français par l'italien à l'église, au Séminaire, au catéchisme et dans les registres paroissiaux, créant ainsi une profonde fracture au sein du clergé valdôtain, traditionnellement défenseur de la langue française. Pour terminer, en 1939, on établit par ordonnance l'italianisation des noms de toutes les communes valdôtaines. Toujours la même année, le texte d'une loi qui impose l'adoption de prénoms rigoureusement italiens pour les nouveau-nés sur tout le territoire, est approuvée par le parlement italien. La loi survivra au régime qui l'a votée et sera appliquée, plus ou moins soigneusement, jusqu'en 1965. Cette politique fut supportée par un dessein d'exclusion systématique des Valdôtains de tout poste de travail, dans l'administration comme dans l'industrie, et par leur remplacement avec de la main d'œuvre italienne : en 23 ans, de 1921 à 1944, la Vallée recevra ainsi 37.500 immigrés et verra partir à jamais d'autres 26.000 Valdôtains ; le tout sur une population totale de 80.000 personnes ».

B.- L'italien aujourd'hui

Deux phénomènes ont fait progresser la langue italienne, l'invention de la radio et celle de la télévision. La radio apparaît vraiment à partir de 1923, date à laquelle un décret établit que l'installation et l'exercice de télécommunications par le moyen d'ondes électromagnétiques sans fils sont réservés à l'État. En 1931, un appareil coûtait le tiers d'une petite automobile, et seuls les riches en possédaient ; à la campagne la radio était transmise par haut-parleur sur les places publiques ; en ville, on se réunissait pour l'écouter chez un heureux possesseur. La radio et le micro vont conditionner le comportement des hommes politiques : sans micro, Mussolini n'aurait pas pu communiquer comme il l'a fait avec les foules italiennes. En 1924, entre en fonctionnement à Rome l'URI (*Unione radiofonica italiana*) ; en 1925, ouvre la station radiophonique de Milan ; en 1927, l'Uri est transformée en EIAR (*Ente italiano per le Audizioni Radiofoniche*) qui a son siège à Rome, d'autres stations



EIAR-Photo promotionnelle de 1939, avec Vittorio Veltroni, Lidia Pasqualina et Niccolò Carosio

ouvrent, à Turin, Bolzano, Gênes, et on fait les premières expériences de transmission d'images. La radio devient un puissant instrument de propagande et de lutte des fascistes pour imposer un « bon » usage de la langue italienne. Puis ce sera la RAI (64). Le nombre d'appareils radio passe de 170.000 en 1930 à 1.500.000 en 1940.

La télévision ne se popularisera qu'à partir de 1954, même si la technique existe depuis 1926. La RAI devient *Radiotelevisione italiana*. La couleur arrive en 1964. En 1976, la Cour Constitutionnelle confirme le principe des « radios libres », instauré en 1974 ; de 150 en 1975, elles passent à 2600 trois ans après. La langue italienne sera dorénavant diffusée dans toutes les régions d'Italie, du Nord au Sud.

Mais quelle est la situation et quel est l'avenir de l'Italien au XXI^e siècle ? Nous ne pouvons pas ici faire le bilan de la langue italienne aujourd'hui : il faudrait évoquer toutes les adjonctions de vocabulaire dues aux divers courants sociaux, politiques, littéraires ou autres, le « *burocratese* », le « *sinistrese* »... on a inventé lors des candidatures de Ségolène Royal en France et de Veltroni en Italie le « *gentese* » (le langage des gens moyens). Et on a maintenant le « *berluschesse* » ! Et puis la langue

des juristes, de la télévision, du rock, des sports C'est le travail de nos cours d'explorer l'évolution de cette langue, et les débats que cela suscite (65).

Rappelons simplement d'abord **que l'italien est parmi les vingt langues les plus parlées dans le monde (sur environ 6.000) et qu'il est une des dix langues les plus employées sur Internet.** Par ailleurs, l'Italie est maintenant un pays d'immigration, et l'italien est devenu la langue d'adoption de

nombreux africains, turcs, albanais, égyptiens, syrien, afghans, etc (66). L'italien n'est donc en aucun cas une langue en voie d'extinction, et l'Italie, malgré ses problèmes, reste un des membres du G8. Elle reste aussi un de nos principaux clients et fournisseurs.

L'anglais menace-t-il l'existence de la langue italienne ?

On craint pour la langue italienne **l'invasion de l'anglais**. Mais nous avons souvent remarqué que la langue italienne était fixée depuis longtemps dans sa structure syntaxique et que l'évolution concernait surtout le lexique ; on n'a jamais craint d'emprunter une quantité de mots étrangers dans la langue italienne (et dans les autres), Montermini remarque que 30% seulement des mots anglais sont d'origine purement germanique, tandis que 70% sont des mots d'origine latine, et le *Grande Dizionario italiano dell'uso* note que 80% des mots latins intégrés en italien l'ont été dans les deux derniers siècles, c'est-à-dire en même temps que beaucoup d'anglicismes, sans inquiéter personne. Depuis toujours, les langues évoluent en faisant des emprunts à d'autres langues, selon leurs besoins. En 1994 est paru un *Dizionario delle parole straniere* de Guido Mini (Zanichelli). Il comporte 6500 mots étrangers, les plus employés dans l'italien d'aujourd'hui : 3.430 (53%) viennent de l'anglais, 1.450 (23%) du français ; de l'espagnol et de l'allemand ne viennent que 140 mots chacun, 55 du russe, 20 du portugais et quelques-uns de l'arabe et du chinois. La plupart du temps ce sont des mots qui expriment un nouvel objet, un nouveau concept, un nouveau sens. Le problème ne commence que lorsqu'ils viennent remplacer un mot déjà existant en italien : pourquoi dire « *trend* » quand on a « *tendenza* », « *foulard* » quand on a « *fazzoletto* », « *glacé* » quand on a « *ghiacciato* », « *high society* » quand on a « *alta società* », « *ticket* » quand on a « *contributo sanitario* » ? Et l'italien se laisse trop souvent aller à ne pas remplacer les mots étrangers par des mots italiens : on dit « *computer* », alors que beaucoup d'autres langues européennes ont « traduit », comme « *ordinateur* » en français, ou « *ordenador* » en espagnol.

Les Italiens sont bilingues, italien et dialecte

Le premier véritable problème de l'italien est la volonté politique du pouvoir depuis l'Unité, renforcée par l'autarcie linguistique fasciste, d'imposer un seul dialecte comme source de la langue, le florentin, et de combattre, mépriser ou ignorer tous les autres dialectes, qui commencent donc à être parfois en voie d'extinction. Or, nous l'avons montré à partir des textes de **Graziadio Isaia Ascoli** (voir sa photo ci-dessous), il aurait fallu que les créateurs de l'Unité s'inspirent de la **richesse de tous les dialectes** qui expriment la réalité quotidienne du peuple italien, et attendent que la langue unique se forme d'elle-même en rapport avec le progrès culturel de toute la nation : l'État ne peut pas imposer d'en haut une langue. Les dialectes sont donc aujourd'hui un des vrais problèmes de la langue italienne, plus que l'usage de mots anglais. Un certain nombre d'italiens ont la chance d'être bilingues (en Val d'Aoste, dans le Haut Adige, et dans beaucoup d'autres localités), et tous le sont par la connaissance de leur « dialecte », en même temps que l'italien, maintenant connu de tous les Italiens grâce à l'école, la radio, la télévision, l'armée, ... la guerre ! Il est vrai que les dialectes s'italianisent de plus en plus, se régionalisent, et parfois disparaissent, mais il faut constater aussi que l'italien se dialectise, intégrant de plus en plus de mots d'origine dialectale, de par l'origine géographique des présentateurs de télévision, par l'accroissement des voyages et du tourisme, etc. La situation d'aujourd'hui semble être la suivante : **1) Les dialectes ne peuvent pas remplacer la langue nationale** : aujourd'hui 90 à 95% des citoyens italiens parlent l'italien, c'est la véritable langue de communication nationale. Les positions de la Ligue du Nord sont absurdes, irréalistes et dangereuses. Il faut renforcer la connaissance de la langue nationale. Le journal « *La Padania* » est écrit dans un dialecte du Veneto qui n'existe plus, car il a évolué, et la proposition de faire revenir en Italie des émigrés de Vénétie qui auraient gardé à l'étranger un « pur » dialecte vénète, pour leur faire enseigner le dialecte, est aussi absurde. Chaque dialecte est « un faisceau de variétés », laquelle enseigner dans une école du Piémont, la variété de Turin, de Cuneo, de Domodossola, des Langhe, du Monferrato ? La conclusion de Gian Luigi Beccaria est raisonnable : le dialecte est une seconde langue,



qu'il faut conserver, car elle n'exprime pas la même chose que la langue nationale : « *En dialecte, on peut parler avec Dieu, on ne peut pas parler de Dieu* ». Le dialecte est la langue des affections, des passions, de la famille, etc. on n'y écrit pas des essais ou des travaux théologiques, philosophiques ou scientifiques (67).

2) **Il faut soutenir les dialectes.** On constate même que plus le niveau de la langue nationale s'élève, plus le goût du dialecte se développe. Il y a, outre la langue parlée, une immense production de poésie dialectale, qui est trop peu diffusée en-dehors de chaque région ; pour n'en citer que quelques auteurs, **Franco Loi**, de père sarde et de mère émilienne, né à Gênes, qui écrit un dialecte en partie inventé, **Andrea Zanzotto**, de Venise, **Raffaello Baldini**, de Romagne, **Tonino Guerra**, de Romagne aussi, narrateur et assistant de Fellini, **Franco Scataglini**, d'Ancona, **Amedeo Giacomini**, du Frioul, de même que **Pier Paolo Pasolini** avant lui, **Albino Pierro**, de Lucanie, **Franca Grisoni**, de Sirmione, **Achille Platto**, de Brescia, **Roberto Giannoni**, de Gênes, **Odoardo Giansanti**, dit **Pasqualon** (1852-1932) (*Poesie*, Metauro Edizioni, Pesaro, 2012). Mais sans oublier les chanteurs, **Pitura fresca**, le groupe **Calicanto** de **Roberto Tombesi**, et **Gualtiero Bertelli** de Venise, les **Mau Mau**, de Turin, les **Ustmamò** de Reggio Emilia et les **Modena City Ramblers**, les **Sud Sound System**, de Lecce, et tant d'autres sans oublier **Fabrizio De Andrè**, de Gênes et les nombreux chanteurs napolitains (**P. Daniele**, **E.**

Gragnaniello, **Teresa De Sio** ...) (68). Pour plusieurs auteurs, le recours au dialecte (éventuellement un autre que celui de leur province natale, comme Paolo Conte, d'Asti, qui écrit des chansons en napolitain) est une réaction contre la standardisation de la langue italienne par des médias contrôlés par les entreprises et les banques. Les textes constitutionnels protègent les langues minoritaires et les dialectes : Les *Normes en matière de protection* de la loi n. 482 du 15 décembre 1999 (art. 2) déclarent que « *la République protège la langue et la culture des populations albanaises, catalanes, germaniques, grecques, slovènes et croates et de celles qui parlent le français, le franco-provençal, le frioulan, le ladin, l'occitan et le sarde* », loi devenue opératoire en 2001, que certains demandent d'étendre au napolitain.



Pour une politique de développement humaniste de la langue italienne

Nous terminerons sur ce point. N'y a-t-il pas, au début du XXIe siècle, une dégradation de la langue italienne, que viendraient confirmer les résultats scolaires ? Pasolini rappelait dans ses essais sur la langue de *Empirismo eretico* (1972), que l'italien n'est pas une langue « nationale », mais qu'il n'est que la langue de la bourgeoisie « *qui, pour des raisons historiques déterminées n'a pas su s'identifier avec la nation, mais est restée une classe sociale ; et sa langue est la langue de ses habitudes, de ses privilèges, de ses mystifications, en somme de sa lutte de classe* » (p. 6). On a vu que tous les pouvoirs politiques développent aussi une politique de la langue. La France est bien placée pour le savoir avec sa politique entre 1790 et 1794 et la personnalité de l'Abbé Grégoire, ou avec la confusion et le caractère

rétrograde de ses décisions concernant les « langues régionales. Or tous constatent que le pouvoir actuel détruit l'école, de l'école élémentaire à l'Université (les lois Gelmini), il finance de moins en moins la culture et les organismes de formation à la langue et à la culture italiennes à l'étranger (en octobre 2011, l'Istituto Italiano di Cultura de Grenoble a fermé) ; le pouvoir ne pense qu'à une école des trois « I »

(*Impresa, Inglese, Informatica* = Entreprise, Anglais, Informatique) destinée à former des techniciens à tous niveaux, et non plus des hommes et des femmes capables d'intelligence et de critique des réalités. Le résultat est un développement de l'analphabétisme de retour, constaté par les statistiques (il a fallu ouvrir un cours d'alphabétisation, un cours de langue italienne, dans la première année de la Faculté de Médecine de Turin, en 2009-10, pour que les étudiants aient plus de chances de comprendre les cours !). La langue italienne souffre des politiques néolibérales actuelles, elle s'appauvrit, et les slogans publicitaires remplacent l'ancien usage des proverbes ; la pauvreté du langage augmente (maîtrise, par les adolescents et les adultes, de 3.000 à 4.000 mots, quelquefois moins, au lieu des 6.000 nécessaires, sur un patrimoine de 150.000 à 200.000 mots de la langue italienne). Celle-ci est donc encore un objet de lutte pour son unité, en même temps que pour sa diversité, et pour son enrichissement (69). Nos cours de langue italienne veulent y contribuer, et nous y reviendrons sur ce site.

Bibliographie : on se reportera à tous les ouvrages cités en note au cours de l'ouvrage, et aux sites Internet indiqués. Il y en a évidemment bien d'autres que chacun nous signalera à mesure qu'il les découvrira.

TABLE DES MATIÈRES

Histoire de la langue italienne

(Nous indiquons ici la pagination de l'ouvrage publié par l'INIS en 2011)

I.- Du latin à l'italien	p. 1
A.- Qui sont les « Latins » ? D'où viennent-ils	p. 1
B.- Latin littéraire et latin parlé	p. 2
C.- Quelques caractéristiques du latin parlé	p. 4
1) Phonologie (organisation des sons d'une langue)	p. 4
2) Morphologie (étude des formes grammaticales d'une langue)	p. 6
3) Le lexique	p. 6
D.- Vers l'italien, de 476 aux environs de l'an Mille	p. 9
 II.- Les dialectes et la marche vers l'italien	 p. 12
A.- Un changement d'époque	p. 12
B.- Quelques autres textes primitifs	p. 13
C.- Le XIII ^e siècle, l'École poétique sicilienne	p. 16
La transition avec le <i>Dolce Stil Nuovo</i>	p. 21
Les laudes	p. 23
 III.-L'invention de l'italien. Dante, Pétrarque, Boccace	 p. 26
A.- L'aboutissement des recherches toscanes : le <i>Dolce Stil Nuovo</i>	p. 26
B.- Le Traité de la langue vulgaire (<i>De vulgari eloquentia</i>) de Dante (1303)	p. 29
C.- La langue de Dante, Pétrarque et Boccace ; les « trois couronnes »	p. 30
Dante (Dante Alighieri ou Durante degli Alighieri, 1265-1321)	p. 31
Pétrarque (Francesco Petrarca, 1304-1374)	p. 33
Boccace (Giovanni Boccaccio, 1313-1375)	p. 36
 IV.- La continuité des XV^e et XVI^e siècles	 p. 39
A.- Consolidation de la langue au XV ^e siècle	p. 39
B.- L'évolution du XVI ^e siècle. La question de la langue	p. 43
 V.-Du XVII^e au début du XIX^e siècle	 p.49
A.- Situation politique générale	p. 49
B.- Les langues : du latin au toscan :	p. 50
C.- La manifestation des littératures dialectales	p. 51

D.- La langue au XVIIIe siècle	p. 53
D.- De 1796 à 1815 : influence du français et dégradation de l'italien	p. 55
VI.- La révolution du XIXe siècle : l'Unité, Manzoni, Ascoli :	p. 56
A.- Entre langue de la classe dominante et dialecte du « peuple »	p. 56
B.- « L'Unité » nationale ne signifie pas encore « langue » nationale	p. 58
C.- Le vocabulaire du XIXe siècle :	p. 61
VII.- Les incertitudes de la langue après l'Unité	p. 62
VIII.-La langue italienne de la fin de la première guerre mondiale à aujourd'hui	p. 64
A.- La politique linguistique du fascisme	p. 64
B.- L'italien d'aujourd'hui	p. 66
L'anglais menace-t-il l'existence de la langue italienne ?	p. 67
Les Italiens sont bilingues, italien et dialecte	p. 68
Pour une politique de développement humaniste de la langue italienne	p. 69

Notes

(1) Voir pour plus de précision les sites Internet : “Indo-européens”, “Indo-européen commun”, “Proto-indo-européen”, et les bibliographies indiquées.

(2) Les ouvrages de Semerano sont : *Le origini della Cultura europea* (Leo Olschki, Florence, 1984-1994), *L'infinito : un equivoco millenario. Le antiche civiltà del Vicino Oriente e le origini del pensiero greco* (Mondadori, 2001), *Il popolo che sconfisse la morte. Gli Etruschi e la loro lingua* (Mondadori, 2003) et *La favola dell'indoeuropeo* (Mondadori, 2005).

Récemment, un linguiste français a publié un gros ouvrage qui conclut à des doutes semblables à ceux de Semerano sur « l'indo-européen » : Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Éditions du Seuil, 2014, 740 pages. L'existence des « Indo)européens » n'est pas pour lui une vérité scientifique, mais un mythe d'origine, « celui des Européens qui les dispenserait de de voir emprunter le leur aux Juifs, à la Bible ». Le constat que l'on peut faire est que Demoule ne cite jamais même le nome de Giovanni Semerano : ignorance ? ou volonté de montre qu'il est le premier à penser ceci ? On ne sait pas, mais c'est vraiment dommage. Un autre ouvrage encore plus récent manifeste la même ignorance, celui de Louis-Jean Calvet, *La Méditerranée, mer de nos langues*, CNRS Éditions, 2016. Les deux ouvrages n'en sont pas moins d'une lecture précieuse.

(3) Denys d'Halicarnasse, *Les Antiquités romaines (Les Origines de Rome)*, Livre II, 2 (Les Belles Lettres, 1990, p. 128), Traduit et commenté par Valérie Fromentin et Jacques Schnäbele.

(4) Mommsen, *Histoire romaine*, livres I à IV, *Des commencements de Rome jusqu'aux guerres civiles*, traduits de l'allemand par C.A.Alexandre. Édition présentée et établie par Claude Nicolet, Robert Laffont, Édition Bouquins, 1985, pp. 36-7.

(5) Voir des exemples de textes de ces langues sur <http://www.cosmovisions.com>. Sur le latin, voir l'ouvrage cité de Louis-Jean Calvet, chapitre 6, pp. 101-132. Voir aussi l'ouvrage plus ancien mais toujours intéressant d'Henriette Walter, *L'aventure des langues en Occident*, Robert Laffont, 1993.

(6) Ainsi la devise de l'Union européenne est d'abord adoptée en latin (“In varietate concordia”) avant d'être traduite dans les diverses langues européennes, l'encyclopédie Wikipedia a une version en latin, il existe une méthode Assimil de latin, et le Vatican publie un dictionnaire des mots nouveaux du latin, imposés par la langue moderne, le *Lexicon recentis latinitatis*, où les “Brigades Rouges” sont les “*Brigatores rubri*”, la “cover-girl” une “*Exterioris paginae puella*”, le “football” le “*pediludium*”, “l'arbitre” le “*ludi judex*” et le “but” le “*retis violatio*”. Dans leur livre instructif et amusant, *Urbi, orbi, etc. Le latin est partout*, Plon, 2000, 144 pages, Jacques Gaillard et Anne Debarède ont montré combien le latin était présent et vivant dans nos civilisations. Comme l'écrit Louis-Jean Calvet, « *En effet, il faut concevoir l'histoire des langues comme un lent mouvement dans l'espace et le temps, mouvement déterminé à la fois par des facteurs interne s, linguistiques, et par des facteurs externes variés, militaires, sociologiques, historiques. Et si l' on entend souvent dire que telle langue, ou telle forme, vient du latin ou vient de telle forme latine, il s'agit là d'une facilité de langage, et l'expression la plus juste consisterait à dire que telle langue est le latin aujourd'hui, ou que specchio est en Italie aujourd'hui le latin speculum mais quinze siècles plus tard* » (Op. cit., p. 107).

(7) Pour l'italien, voir surtout : Bruno Migliorini, *Storia della lingua italiana*, Sansoni 1961 (1958), 842 pages, dans le premier chapitre, “*La latinità d'Italia in età imperiale*”. Voir aussi le résumé de Maurizio Dardano e Pietro

- Trifone, *La nuova grammatica della lingua italiana*, Zanichelli, 1997, chap. 1.3 “*Il latino volgare*”, pp. 33-54. Sur les graffitis, voir sur Internet, Google, à “*graffiti pompeiani*” en particulier les sites : “*Graffitis de Pompéi-Traductions Alain Canu* ; “*La poesia sui muri di Pompei*” (www.vesuvio/web.com/new/MG).
- (8) Arrêtons-nous sur ce terme de “*barbares*” : un cliché imagine un affrontement entre des “*civilisés*”, les Romains, et des sauvages avides de sang, destructeurs de toute civilisation, de toute “*culture*”, des “*immigrés*” n’ayant rien et voulant s’emparer de tout. Ce fut la vision de l’ancienne classe dominante impériale souhaitant avant tout conserver son pouvoir dans ce monde qui basculait vers un monde nouveau encore inconnu, et qui ne retenait que les destructions effectuées par les envahisseurs. Et, comme dit Croce, “*toute histoire est contemporaine*” : cette histoire d’une grande vague d’immigration entre le III^e et le Xe siècle est aussi notre histoire, dans une Europe qui est aussi à la recherche de son identité et de sa construction. On peut lire avec grand intérêt le remarquable catalogue de l’exposition de Palazzo Grassi à Venise en janvier-juillet 2008 : *Rome et les Barbares. La naissance d’un nouveau monde*, 694 pages. Sur l’évolution de la langue, on verra Migliorini, *Storia della lingua italiana*, op. cit. chap. II, *Tra il latino e l’italiano (476-960)*, pp. 45-83.
- (9) Alessandro Barbero, *Le jour des Barbares*, Flammarion, 2006.
- (10) Cité par Michel Gras dans le Prologue de *Rome et les Barbares*, op. cit. p. 34.
- (11) B. Migliorini, op. cit. p. 65. Il est toujours intéressant, au cours d’une lecture, de consulter un dictionnaire étymologique, et on s’y passionnera très vite. Le plus précis est sans doute le Manlio Cortelazzi et Paolo Zolli, *Dizionario etimologico della lingua italiana (DELI)*, Zanichelli, 5 vol., 1991, 1856 pages, 99€. On peut voir aussi le plus rapide (mais plus ancien) Bruno Migliorini et Aldo Duro, *Prontuario etimologico della lingua italiana*, G.B. Paravia, 1958, 628 pages. Ou le Giacomo Devoto, *Avviamento alla etimologia italiana*, Oscar Studio Mondadori, 1979, 594 pages.
- (12) Deux autres formules presque identiques se retrouvent dans des villes voisines de Capoue en mars et juillet 963. Voir B. Migliorini, op. cit. pp. 93-6.
- (13) On peut consulter, outre l’ouvrage cité de Migliorini, chap. III, *I primordi (960-1225)*, les textes de ces poèmes dans: Cesare Segre e Carlo Ossola, *Antologia della poesia italiana*, Vol. 1, *Duecento, Trecento*, La Biblioteca di Repubblica, 2004, 1118 pages, pp. 29-50. On les trouve aussi sur Google en tapant le titre du poème. Nous aurons souvent à citer un des 5 volumes de l’*Antologia* de Repubblica.
- (14) Pour les références religieuses voir notre article de *Lumière et Vie*, n° 143, jui-juillet 1979, pp. 59-74
- (15) B. Migliorini, op. cit. p. 129.
- (16) Luigina Morini, in : *Antologia*, op. cit. p. 54.
- (17) Cf Dante, *De vulgari eloquentia*, livre I, 12.
- (18) On trouvera le texte de Cielo d’Alcamo, celui de Dario Fo et celui de Marcello Travaglia sur le site “Cielo d’Alcamo” de Google (Wikipedia).
- (19) On trouvera beaucoup de textes siciliens dans l’*Antologia di Repubblica*, pp. 51-127 ; ils sont presque toujours donnés dans la version toscane. En tapant chaque nom d’auteur sur Google, on accède aussi à de nombreux textes.
- (20) Voir le chapitre de Migliorini, “*La lingua dei poeti toscani*”, pp. 137-143, et les textes dans l’*Antologia di Repubblica*, pp. 128-190.
- (21) Sur la littérature religieuse, voir l’*Antologia*, op. cit. pp. 304-358, et l’ouvrage de Marco Masuelli, *Letteratura religiosa e società del medioevo, da Francesco e Jacopone a Bernardino da Siena*, Paravia, Turin, 1975.
- (22) Voir Migliorini, op. cit. pp. 145-7. Voir aussi : *Le Laude di Jacopone da Todi*, Libreria Editrice Fiorentina, s.d.
- (23) On trouvera quelques-uns de ces textes dans l’*Antologia*, pp. 359-395.
- (24) Le phénomène fut de même nature pour les autres pays qui firent partie de l’Empire, Gaule, Espagne, Allemagne, etc.
- (25) Giacomo Devoto et Gaabriella Giacomelli, *I dialetti delle regioni d’Italia*, Sansoni, 1975, 220 pages.
- (26) G. Pappanti, *I parlari italiani in Certaldo alla festa del V Centenario di messer Giovanni Boccaccio*, Livorno, 1875 (Réimpression par Forni, XIV-736 pages, 78€).
- (27) On trouvera de nombreux textes du DSN dans l’*Antologia*, op. cit. pp. 396-464, et une analyse de la langue de ces poètes dans Migliorini, op. cit. pp. 137-143 et pp. 151-177. Et puis, lisez la *Vita nova*, c’est très beau !
- (28) Cette strophe est l’un des textes anciens mis en musique par Palladini et Gargano, ... *L’anima sarà sempre com’era...* Ludos, 2001 (www.cnimusic.it).
- (29) Nous nous sommes référés à deux éditions bilingues latin / italien du *De vulgari eloquentia* : Claudio Marazzini e Concetto Del Popolo, Mondadori, 1990, avec une intéressante étude sur *le DVE dans la tradition linguistique italienne*, et une autre sur *La langue et le style, un exemple de latin médiéval*. La seconde édition est celle de Sergio Cecchin, TEA, 1997 (1983).
- (30) On pourra voir l’analyse de la langue de Dante faite par Migliorini, op. cit. pp. 186-194, et le *Dizionario della Divina Commedia*, de Giorgio Siebzeher-Vivanti, Feltrinelli, 1965. Le mieux est encore de lire Dante... dans le texte original ! À défaut, une traduction de l’œuvre complète existe, sous la direction de Christian Bec, Le livre de poche, « La pochothèque », 1996, 1026 pages. L’édition bilingue de la *Vita nova* la plus intéressante est celle de

Henry Cochin, Honoré Champion, 1914, 256 pages. Une autre édition bilingue de la *Divine Comédie* est celle de Jean-Charles Vegliante, 3 volumes, Imprimerie Nationale, 1995, 1999, 2007. On peut voir aussi celle de Jacqueline Risset, Flammarion, 1990, 3 volumes économiques. La plus récente est celle d'Alain Delorme, Édilivres, sur papier et sur Internet, 2011.

(31) Pierre Blanc, *Introduction*, p. 1, à : *Pétrarque, Canzoniere, le Chansonnier*, édition bilingue de Pierre Blanc, Classiques Garnier, Bordas, 1988, 592 pages, que nous recommandons pour une initiation à Pétrarque. On peut lire aussi le livre de Jean-Luc Nardone, *Pétrarque et le pétrarquisme*, PUF, Que sais-je ? n° 3338, 1998, 128 pages.

(32) Georges Mounin, *Un Pétrarque charnel*, dans le numéro spécial des Cahiers du Sud sur la *Poésie méditerranéenne*, avec des textes d'André Chastel, Georges Duby, Robert Lafont, Georges Mounin, René Nelli, Paul Zumthor, André Pézard, 1982, Rivages, p. 282. On ne peut que recommander la lecture de ce remarquable ensemble d'articles publiés par la revue.

(33) Nous avons fait une traduction plus proche du texte, plutôt que de reprendre celle de Jean Bourcier (Éditions Rencontre, Lausanne, 1963), qui est agréable à lire, mais souvent loin du texte et insensible à certaines de ses nuances. On peut voir l'original italien annoté dans : Giovanni Boccaccio, *Il Decameron*, a cura di Carlo Salinari, 2 vol, Laterza, 1973.

(34) Mounin, *Un Pétrarque charnel*, Cahiers du Sud, op. cit. p. 275. Mounin se réfère avec raison au livre d'Yves Renouard, *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge* (Armand Colin, 1949), et à celui de Frederick Antal, *La peinture florentine et son arrière-plan social* (Londres, 1947 et traduction italienne : *La pittura fiorentina e il suo ambiente sociale nel Trecento e nel primo Quattrocento*, Einaudi, 1960 (1969), 546 pages. Traduction française chez Gérard Montfort en 1991 (2002). Ce sont des ouvrages fondamentaux pour connaître l'époque, le livre de Antal a été très tardivement introduit en France. C'est dommage, il est essentiel.

(35) **Madrigal** = composition de sujet amoureux sur fond bucolique, proche de la « pastourelle » provençale, de deux ou trois tercets suivis d'un ou deux distiques. Pétrarque en composa quelques-uns. **Ballade** = forme d'origine provençale reprise par le *Dolce Stil nuovo* en heptamètres ou hendécasyllabes, de structure très codifiée. Ce fut une des formes préférées de Francesco Landini. **Caccia** = « chasse » = forme musicale polyphonique appelée ainsi non à cause de son contenu de récits de chasse, mais par sa structure en canon, où les voix se suivent en reprenant le même texte. Mais c'étaient aussi parfois des scènes où les personnages se poursuivaient dans une chasse ou une pêche amoureuses.

(36) Donatella Coppini, *Antologia « Poesia italiana »*, op. cit. II, p. 26.

(37) On reprend de plus en plus ce mot à propos du toscan. Il désigne un langage commun parlé par des peuples ayant plusieurs langues maternelles différentes. C'est alors le cas de l'Italie avec la multiplicité de ses dialectes, par rapport auxquels le « toscan » apparaît comme une langue extérieure commune.

(38)¹ Pour beaucoup d'autres exemples de formes, de graphies, de sonorités, de constructions, de latinismes dans les différentes régions d'Italie, voir Migliorini, op. cit. pp. 253-306.

(39) Migliorini, op. cit. p. 328 (le chapitre est aux pages 311-328).

(40) **Girolamo Cardano** (1501-1576) est un astrologue et mathématicien qui rivalisa avec **Niccolò Tartaglia** (1499-1557) sur la résolution de l'équation du 3^e degré. Ce furent deux des plus grands mathématiciens du siècle.

⁽⁴¹⁾ Voir sur ce point le livre de Benedetto Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza*, Bari, 1915.

(41) Voir sur ce point le livre de Benedetto Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza*, Bari, 1915.

(42) Voir la thèse d'Alessandra Villa, Maître de Conférences à l'Université de Savoie (<http://www.ils.univ-savoie.fr>).

(43) Voir sur toute cette question de la langue l'excellent chapitre de Migliorini, op. cit. pp. 306-428. On trouvera également beaucoup d'informations sur Internet, Google, Wikipedia, en tapant le nom de chaque auteur. Beaucoup de textes sont en anglais et traduits de façon incroyablement mauvaise dans un français incompréhensible ; mais le Wikipedia français et italien est utilisable.

(44) Voir sur ce point l'ouvrage cité de Benedetto Croce, *La Spagna ...*, en particulier les chapitres VIII et IX, pp. 154-209, et sur le « Lei », les pages 195 sq.

(45) Sur la langue de Machiavel, l'étude précise de Fredi Chiappelli, *Studi sul linguaggio di Machiavelli*, Firenze, Le Monnier, 1952, 138 pages.

(46) Le texte et la traduction en ont été publiés par Florence Bistagne aux Éditions Champion, en 2008. Voir aussi sur Internet le commentaire de Bruno Méniel dans les *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* de 2008.

(47) On peut lire le chant I de la *Vaiasseide* sur le site <http://www.ilportaledelsud.org/vaiasseide.htm>

(48)¹ Sur la chanson napolitaine, voir en particulier Sebastiano di Massa, *Storia della canzone napoletana, dal '400 al '900*, Fausto Fiorentino, Napoli, 1961. Di Massa voit dans ces œuvres populaires dialectales inspirées de la vie et de la langue napolitaines la source de ce qui sera plus tard la comédie dialectale et l'opéra bouffe. On peut lire aussi le chapitre sur « la poésie dialectale et municipale » de l'*Anthologie de la Poésie italienne de Repubblica*, III, pp. 247-289., ainsi que les chapitres 11 et 12 de la *Storia della letteratura* (<http://www.storiadellaletteratura.it>)

- d'Antonio Piromalli. On peut lire le texte de *La tiorba* dans <http://books.google.com>. Voir aussi notre Cahier, *Histoire de la chanson en Italie, Vol. II, La chanson à Naples et en Campanie*.
- (49) On en trouve le texte sur Google : <http://books.goggle.com>. *L'Antologia di Repubblica* « Poesia italiana » Vol 3 cite un texte de Anton Maria Lamberti, en dialecte vénitien, *La biondina in gondoleta*.
- (50) Voir Migliorini, op. cit. pp. 568-574.
- (50) Voir Migliorini, op. cit. pp. 568-574.
- (51) Voir une liste des membres de l'Académie d'Arcadie sur Internet : Académie d'Arcadie-Wikipedia. Voir des textes dans le volume 3 de *l'Antologia di Repubblica*, pp. 392-442.
- (52) Voir notre dossier, *Histoire de l'Unité italienne*, novembre 2010.
- (53) On trouvera de nombreux sonnets de Belli dans *l'Antologia di Repubblica*, vol. 4, pp. 297-333.
- (54) Sur Porta, *Antologia*, op. cit. Vol. 4, pp. 134-154. Encore un grand poète italien qu'il faudrait redécouvrir, en oubliant les préjugés antidialectaux de l'histoire littéraire officielle.
- (55) Voir T. De Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari, 1970, et A. Castellani, *Studi linguistici italiani*, VIII-1, 1982. Voir aussi *Storia d'Italia*, Bompiani, fascicule 12, pp. 265-288, Christian Bec, *Che cosa si parla in Italia ?*
- (56) On peut lire sur http://it.wikisource.org/wiki/Lettera_a_Giancinto_Carena, le texte de Manzoni (1847) « *Lettera al Sig. Cavaliere Consigliere Giacinto Carena, membro dell'Accademia delle Scienze di Torino, corrispondente dell'Accademia della Crusca, ecc. Sulla lingua italiana* », emprunté au site <http://www.classicitaliani.it> -
- (57) Cet accent qui irritait tant Stendhal : « *Je vole au théâtre du Hhohhomero, c'est ainsi qu'on prononce le mot cocomero. Je suis furieusement choqué de cette langue florentine, si vantée. Au premier moment, j'ai cru entendre de l'arabe, et l'on ne peut parler vite* » (*Rome, Naples, Florence*, 3^e édition, in : *Voyages en Italie*, Éditions Pléiade, 1973, p. 484).
- (58) Le *Proemio* de Ascoli est publié par <http://it.wikisource.org/wiki/proemio>. C'est un très beau texte de linguistique et de langue italienne.
- (59) Citée par Ugo Ojetti, *Alla scoperta dei letterati*, 1895, p. 275.
- (60) N. Tommaseo, *Aiuto all'unità della lingua. Saggio di modi*, Firenze, 1874, p.1. Tommaso est aussi l'auteur d'un *Dizionario dei sinonimi* (Vallardi, Milan, 1830) encore très appréciable. Il fut un grand spécialiste de la culture populaire et de la chanson, et publia un grand livre, *Canti popolari toscani, corsi, illirici, greci*, en 1841. Il était hostile à l'unité de l'Italie sous l'égide des Savoie. Il participe aussi au *Dizionario* publié de 1861 à 1879.
- (61) Cité par Domenico d'Oria, *Fascisme et autarcie linguistique*, in : *Mots*, octobre 1985, n° 11, pp. 82-83. L'article, en français est accessible sur Internet (Taper « politique linguistique du fascisme » pour l'ensemble des textes sur le sujet).
- (62) Cité p. 990 du très précis et très important article de Marie-Anne Matard, *L'anti-« Lei » : utopie linguistique ou projet totalitaire ?*, in : *Mélanges de l'École française de Rome*, 1988, volume 100, pp. 971-1010. Consultable sur Internet. On pourra voir aussi sur l'élimination des mots étrangers le livre récent de Alberto Raffaelli, *Le parole straniere sostituite dall'Accademia d'Italia (1941-43)*, Rome, Aracne, 2010, pp. 208.
- (63) Voir l'article *Val d'Aoste*, très précis sur les mesures linguistiques : <http://www.tifq.ulaval.ca/axl/europe/otamieaoste.htm>.
- (64) On trouvera une histoire précise de la radio et de la télévision publiques en Italie sur le site : www.radiomarconi.com/marconi/cronologia.
- (65) De nombreux ouvrages ont traité de cette évolution, par exemple : Manlio Cortelazzo et Ugo Cardinale, *Dizionario di parole nuove, 1964-1984*, Loescher, 1986 (réédité sous le titre ... *1964-1987*, en 1989) ; Sebastiano Vassalli, *Il neoitaliano. Le parole nuove degli anni Ottanta*, Zanichelli, 1989 ; Renzo Ambrogio et Giovanni Casalegno, *Scrostati gaggio, Dizionario storico dei linguaggi giovanili*, UTET, 2004 ; Giuseppe Mariani et Luisa Cortese, *Il dizionario della pubblicità e comunicazione*, Lupetti & Co, 1988, etc. Ce ne sont que quelques idées !
- (66) Voir Fabio Montermini, *Com'è messo l'italiano ?* in : *Radici*, n°46 de novembre 2009. En 2012, Fabio Montermini a publié chez Éditale *L'italien, la vie d'une langue*, 334 pages. Le livre est pauvre sur l'histoire (des pages 17 à 111 sur l'histoire jusqu'en 1946), mais intéressant sur l'analyse de l'italien contemporain, l'influence des autres langues, les variétés de l'italin d'aujourd'hui (pages 111-328).
- (67) Gian Luigi Beccaria, *Mia lingua italiana, per i 150 anni dell'unità nazionale*, Einaudi, 2011, 88 pages. Voir aussi du même auteur, *Il mare in un imbuto, Dove va la lingua italiana*, Einaudi 2010, 240 pages.
- (68) Il est agréable de lire l'ouvrage de Franco Brevini, *Le parole perdute, Dialetti e poesia nel nostro secolo*, Piccola Biblioteca Einaudi, 1990, 516 pages, abondante bibliographie. On peut voir aussi la Thèse de Doctorat de Frédéric Bienkowski, *Tutela e promozione delle lingue locali nella prospettiva dello sviluppo territoriale : i casi del francoprovenzale in Puglia e dell'arbëresh in Abruzzo*, Università di Teramo, 2010. Sur les chanteurs, voir notre *Histoire de la chanson en Italie*, volume III, Éditions de l'INIS, 2014, *Les « cantautori » et les groupes de*

1970 à nos jours, et le volume IV, *Le rap en Italie, nouvelle expression d'une « conscience de classe » ?*, Éditions de l'INIS, 2014. Le rap est souvent dialectal.

(69) On publie de plus en plus de livres qui essaient de dire comment bien parler et bien écrire l'italien, par exemple, Massimo Birattari, *É più facile scrivere bene che scrivere male, Corso di sopravvivenza*, Ponte alle Grazie, Milan, 2011, 220 pages ; Giorgio De Rienzo, *S.O.S. Lingua, Manuale di Pronto soccorso per l'uso corretto dell'Italiano*, Kowalski, 2011, 168 pages ; en 1984, la Selezione del Readers Digest avait publié un gros volume (1032 pages), *Come parlare e scrivere meglio, Guida pratica all'uso della lingua italiana*, sous la direction d'Aldo Gabrielli. Il comporte aussi des quiz, des jeux, et un bon index analytique qui permet de s'y retrouver.

[Retour](#)